

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)
[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[340. Londres, Samedi 11 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

340. Londres, Samedi 11 avril 1840, François Guizot à Dorothee de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Conversation](#), [Famille Guizot](#), [Femme \(politique\)](#), [France \(1830-1848, Monarchie de Juillet\)](#), [Napoléon 1 \(1769-1821 ; empereur des Français\)](#), [Napoléon 1 \(1769-1821 ; empereur des Français\) -- Retour des cendres \(1840\)](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Protestantisme](#), [Relation François-Dorothee](#), [Religion](#), [Réseau social et politique](#), [Salon](#), [Santé \(Elisabeth-Sophie Bonicel\)](#)

Relations entre les lettres

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres

Ce document *est une réponse à* :



[340. Paris, Jeudi 9 avril 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)□

Collection 1840 (février-octobre) : L'Ambassade à Londres



[342. Paris, Dimanche 12 avril 1840, Dorothee de Lieven à François Guizot](#)□

est une réponse à ce document

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date1840-04-11

GenreCorrespondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je me lève de bonne heure. Il fait du soleil, ce que les Anglais appellent un beau soleil, blanc et pâle.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846),
préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n°
380/77-78

Information générales

Langue Français

Cote 920-921, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 4

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

340. Londres Samedi 11 avril 1840

8 heures

Je me lève de bonne heure. Il fait du soleil, ce que les Anglais appellent un beau soleil, blanc et pâle. Lord Mahon me contait hier soir qu'une femme, peu savante voulant lier conversation avec le dernier Ambassadeur Persan et croyant les Persans toujours de la religion de Zoroastre lui avait parlé du culte qu'ils rendaient au soleil. " C'est ce que vous feriez aussi, Madame Si vous le voyiez. "

Je fais comme les Anglais ; j'appelle cela du soleil, et je m'en rejouis ce matin pour ma course à Kensington, car c'est à Kensington que demeure M. Senior et que je vais déjeuner avec l'archevêque de Dublin.

On s'attendait, pour lundi, à une scène curieuse de l'archevêque de Dublin. Il devait parler à la Chambre des lords sur la question des Clergy-reserves au Canada, contre l'archevêque de Cantorbéry et l'Evêque d'Exeter, et très vivement.

« Je ne suis pas sûr me disait Lord Holland, qu'il ne dise pas qu'il ne sait point de bonne raison pour qu'il y ait à la chambre haute un banc des Evêques." Mais il ne parlera pas. Tout ce débat va tomber. L'attorney général a découvert que c'était une question-of law à décider par les juges, non par le Parlement.

Je dînerai aujourd'hui, chez l'évêque de Londres, avec je ne sais combien d'évêques. Il m'en a déjà annoncé deux. Et il m'a demandé d'aller un dimanche avec lui dans sa voiture assister à l'office solennel de St Paul. L'église veut prendre possession de moi. Malgré son intolérance ; elle est quelquefois de bonne composition. Avant-hier, chez M. Hallam dinaient avec moi d'une part, l'évêque de Londres et M. Gladstone, le champion le plus ardent de l'Eglise dans les communes de l'autre M. Grote, le plus obstiné radical. Il étaient très bien ensemble.

Il n'est pas le moins du monde question de la translation du corps de Napoléon en France. M. Molé me paraît peu au courant des Affaires étrangères. Car ici je ne vois pas pourquoi il mentirait. Du reste je ne suis pas surpris qu'il soit peu au courant. On ne l'aimait pas du tout dans le département, et parmi les gens qui y restent toujours, je n'en sais aucun qui prenne soin de l'instruire.

L'Angleterre a fait le geste pour Naples ; à l'heure qu'il est, l'amiral Stopford doit avoir saisi des bâtimens napolitains et les avoir envoyés à Malte où ils resteront en dépôt jusqu'à l'arrangement. Lord Palmerston est pourtant un peu préoccupé des conséquences possibles du coup. Nous nous emploierons à les prévenir et à amener

un accommodement.

J'ai été hier soir un moment chez Lady Jersey ; un petit rout. J'ai causé avec Lady Wilton. Vous avez raison. Elle a de l'esprit. Lady Jersey fait les honneurs de la beauté de ses filles d'une façon vraiment plaisante, comme un marchand d'esclaves.

Au drawing-room, elle n'avait point la robe de Mad. Appony, mais une robe qu'elle a prise à Londres et qu'elle a absolument voulu me faire trouver belle.

3 heures

Je comptais sur une lettre aujourd'hui. Pourquoi ne l'ai-je pas ? J'ai cru jusqu'à présent que vous me l'aviez adressée chez mon banquier qui me les envoie toujours plus tard. Mais il commence à être trop tard. Ecrivez moi sous le couvert de mon banquier moins souvent que sous les autres. Ce n'est pas plus sûr et c'est plus long. Aurai-je au moins une lettre demain Dimanche ? Je me crois bien sur de vous avoir dit que le dimanche même on distribuait les lettres du corps diplomatique vers 1 heure. Vous pouvez donc m'écrire aussi pour le dimanche quand vous le voudrez seulement sous mon propre couvert. Une fois par semaine cela se peut très bien.

Voilà le n°340 que vous avez intitulé 330. Je suis bien aise que vous vous trompez quelquefois. Il m'arrive en effet par mon banquier. Vous voyez que ce n'est pas le plus prompt. Je l'aime bien, car je ne l'espérais plus. Je ne l'aime pourtant pas autant que le 339. Voulez-vous que je vous dise pourquoi ? Comme vous m'aviez écrit deux jours de suites vous pensiez que j'en aurais fait autant et vous avez eu jeudi un petit mécompte de n'avoir pas une lettre de moi écrite mardi, n'est-ce pas vrai ? Pourquoi ne pas me le dire ? Vous me reprochez de vous tromper. Je vous reproche de me cacher. J'ai plus raison que vous.

Je compte faire venir ma mère et mes enfants au mois de Juin mais pourvu que je puisse les ramener avec moi en France au commencement d'Octobre. Je n'ai pas le moindre doute à cet égard. Il faut absolument, pour mes affaires économiques et quand je n'aurais nul autre motif, que j'aie à passer à Paris quatre ou cinq mois du commencement d'octobre au milieu de Février. Cela est convenu avec le Roi, le Cabinet, ma famille tout le monde. Je ne doute pas et personne ne doute, amis, médecin & que je ne puisse ramener ma mère et mes enfants dans les premiers jours d'octobre sans le moindre inconvénient. Et probablement au mois de Février, quand je reviendrais ici, je les laisserais encore à Paris jusqu'au mois de Juin. Je ne me soucie pas de leur faire passer des mois d'hiver à Londres. Je crains un peu pour ma mère, le charbon dans sa chambre. Elle est disposée à des mouvements vers le cerveau, à des lourdeurs de tête. Elle sera fort bien ici dans la belle saison. L'hiver je ne sais pas. Je suis persuadé que la traversée sera peu de chose pour elle. Mon médecin l'accompagnera. Je ne prévois point de difficulté, ni d'inconvénient à cette venue en juin et à ce retour en octobre ; du moins pour la première fois, nous verrons ensuite.

J'ai renoncé, bien contre mon goût et mon naturel, à la prétention de tout régler d'avance et pour longtemps. Mais pour ceci et dans les limites que je vous dis c'est parfaitement décidé. Il n'y a donc rien là, absolument rien qui dérange nos projets ni qui puisse nous causer aucun mécompte. Tenez pour certain que sauf les plus grandes affaires du monde ce qui ne se peut pas à Londres à cette époque.

Je serai à Paris d'octobre en Février avec ma mère et mes enfants. Il faudrait donc que je ne les fisse pas venir du tout d'ici là ce qui leur serait et à moi aussi un vif chagrin. Ils viendront donc en Juin, Notre seul dérangement portera, sur nos visites, de châteaux qui en seront, nullement supprimées mais un peu abrégées. Ces visites-là seront pour moi une convenance et presque une affaire. Ma mère le sait déjà et en est parfaitement d'accord. Je ne la laisserai pas seule à Londres.

Mlle Chabaud viendra l'y voir au mois d'aout. Je ferai donc des visites, nos visites seulement un peu plus courtes. Il faut bien quelques sacrifices. Je voudrais bien sur cela, n'en faire aucun.

Que signifie cette phrase : "Je ne veux pas que votre première pensée soit pour moi"? Si vous parlez de mes devoirs, de mes premiers devoirs vous avez raison. Est-ce là tout ? Dites-moi. Et puis dites-moi aussi que vous vous associez à mes devoirs, et que vous m'en voudriez de ne pas les remplir parfaitement.

Répondez-moi exactement sur tout cela. Vous ne répondez pas toujours. Et soyez sûre que je n'essaierai plus jamais de vous tromper même pour vous épargner un chagrin, même quand j'espérais réussir. Je commence à vous aimer trop pour cela. J'ai été au Zoological garden avec toute mon ambassade qui m'y a mené. J'aurais mieux aimé y aller seul. Ne me dites pas que vous n'y retournerez jamais avec moi. Ne vous ai-je pas dit que Brünnow était venu me voir mardi ? Je lui ai rendu hier sa visite. Nous nous parlons de fort bonne grâce. C'est fini.

Je viens de chez Lady Palmerston. J'y ai été à pied. Il me faut une demi-heure. Je l'ai amusée de la reconciliation de Mad. de Talleyrand avec Thiers et de la robe de Lady Jersey. Elle ne les aime ni l'une ni l'autre. Elle est charmée du dernier succès de son mari.

Mon archevêque de Dublin est étrange, le plus dégingandé, le plus distrait le plus familier, le plus ahuri, le plus impoli et à ce qu'on dit le meilleur des hommes. Il en a l'air.

Adieu. J'ai encore deux lettres à écrire et quelques visites à faire. Adieu. Adieu. Comme il y a trois mois comme dans deux mois

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 340. Londres, Samedi 11 avril 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-04-11.

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Consulté le 25/04/2024 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/267>

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur 340

Date précise de la lettre Samedi 11 avril 1840

Heure 8 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 17/09/2018 Dernière modification le 18/01/2024

les Anglais. Mais il ne parlera pas sans se délat
ou tomber. L'attorney general a déclaré que
c'était une question of law, à décider par le
jury, non pas le Parlement.

Le dimanche aujourd'hui chez P... que de
soudain avec je ne sais combien d'Anglais. Il
m'a déjà ramené deux. Et il m'a demandé
d'aller un dimanche avec lui dans la voiture
assistée à l'office de l'après midi. L'après
midi grande procession de moi. Quelque chose
intéressant. Elle est quelquefois de bonne
composition. Avant hier, chez les hallans d'ici
avec moi deux pairs l'évêque de Londres et
M^r. Gladstone le champion le plus ardent de l'Église
dans les communes, et l'autre M^r. Boyle le plus
ardent radical. Ils étaient très bien ensemble.

Il n'est pas le moins du monde question
de la translation du corps de Napoléon en
France. M^r. Melé me paraît peu au courant de
affaires étrangères. Par ici je ne vois pas
pourquoi il mentirait. Du reste je ne lui en
saurais rien qui soit peu au courant. Et ne
s'aiment pas de leur dans le département. Je
précise les gens qui y restent toujours, je n'en
sais aucun qui prouve quoi de l'histoire.

L'Angleterre a fait le geste pour Napoléon.

à l'heure qu'il
de l'histoire de
Malthus et de son
de l'histoire de
de l'histoire de
de l'histoire de

J'ai été à
un petit sort.
avec raison. Et
la harmonie de
faire quelque
de l'histoire

de l'histoire
de l'histoire de
à Londres, et
faire l'histoire

de l'histoire
de l'histoire de
de l'histoire de

deux se délat
connaît que
partie
lingue est
voilà il
de demande
de nature
est à l'égard
alors son
de bonne
allant d'ailleurs
s'adresser et
deux de l'égard
de la plus
semblable
de question
nature en
de passant de
ni par
de lui par
de ce
s'adresser &
de je me
naturelles
de Naples

à l'heure qu'il est, Lord Stophord est venu à
de l'Université hospitalière et le voir en ce
Malk où ils ont vu en dépôt jusqu'à l'arriver, Lord
Lord Palmerston et pendant un peu plus de
de la connaissance possible de tout. Mais nous
employés à l'Etat présent et à donner un
accusé d'assaut.

J'ai été hier soir un moment chez Lady Jersey
un petit sort. J'ai causé avec Lady Pitt. Une
voilà raison. Elle a de l'esprit. Lady Jersey fait
de la honneur de la beauté de sa fille. Elle
fait vraiment plaisir comme un marchand
d'esclaves.

En passant par elle n'est point la robe
de madame Stophord, mais une robe qu'elle a prise
à Londres et qu'elle a absolument voulu me
faire trouver belle.

3 heures.

Je t'explique sur son lettre aujourd'hui. Pourquoi
ne l'ai je pas ? J'ai en j'espère présent que
vous me l'avez adressée chez mon banquier qui
me la envoie toujours plus tard, mais il commence
à être trop tard. Écrivez moi dès le moment de
mon banquier même, surtout que dans les autres.
Le voit pas plus tôt et tout plus long. J'espère
au moins une lettre demain Dimanche ? Je me
voilà bien sûr de vous avoir dit que, le Dimanche
même, on distribuerait les lettres, du temps d'aplo-

346
c'est votre vice & l'habit. Vous pourriez donc être
aussi pour le Dieu suédois quand vous le voyez
absolument sous son ^{troupeau} troupeau, sans s'en faire pas
deux ans, cela se peut très bien.

Voilà le N° 340 que vous avez intitulé 330
Je suis bien sûr que vous vous trompez quelquefois
Il m'arrive en effet pas très souvent. Vous
voyez que ce n'est pas le plus prompt. Je
sais bien, car je ne l'ignorais plus. Je ne
l'ai pas prouvé pas autant que le 339.

Pouvez-vous que je vous dise pourquoi? Comme
vous m'avez écrit deux jours de suite, vous
pourriez que j'en aurais fait autant, et vous
avez eu l'air un petit moment de l'avoir
par une lettre de moi, c'est-à-dire, l'habit
pas vrai? Pourquoi ne pas me le dire?
Vous me reprochez de vous tromper. Je vous
reproche de me cacher. J'ai plus raison
que vous.

Je compte faire venir ma mère et mes
enfants au mois de juin, mais comme que
je puisse le faire avec moi en France
au commencement d'Octobre. Je n'ai pas
le moindre doute à cet égard. Il faut
absolument pour mes affaires économiques
et quand je n'aurai plus autre motif
que j'aille passer à Paris quatre ou cinq

31. fait de
un bon état
voulait bien
bien convenir
l'ordon a été
de l'ordon
au solit - s
si vous le ve
le fait
solit à je
à l'ordon
l'ordon et
de Dublin
De l'ordon
de l'ordon
la l'ordon
venez de l'
l'ordon
de l'ordon
de l'ordon
pour quel

6

8

de l'écrire et
de l'écrire, comme
l'écrit moi-même,

Paris, au commencement d'octobre au milieu
de Février, cela est connu avec le Roi les
cabinets, ma famille, tout le monde. Je ne
doute pas et personne ne doute, ainsi, m'écrit
que je ne puisse ramener ma mère et mes
enfants dans les premiers jours d'octobre dans
le moindre inconvénient. Et probablement,
au mois de Février, quand je reviendrai ici
je les laisserai encore à Paris jusqu'à mon
départ. Je ne me soucie pas de leur faire
passer les mois d'hiver à Londres. Et ce n'est
un peu pour ma mère, le charbon dans la
chambre. Elle est disposée à se mouvoir
vers le cercueil, à se lever sur la tête. Elle
sera fort bien ici dans la belle saison; l'hiver
je ne sais pas. Enfin, persuadé que la
Madame sera peu de chose pour elle, mon
oncle m'accompagnera. Je ne prévois point
de difficulté ni d'inconvénient à cette
traverse en Juin et à la retour en Octobre;
du moins pour la première fois. Nous
verrons ensuite. J'ai raison, bien contre mon
goût et mon naturel, à la prétention de
l'ordre régulier d'avance et pour longtemps. Mais
pour moi, et dans les limites que je vous
dis, est parfaitement et utile.

Et n'y a donc rien là, absolument rien

qui dérange nos projets, ni qui puisse nous
causer aucun mécompte. Mais pour certain
que, sans les plus grandes affaires de monde,
le qui ne se peut pas à Londres à cette époque,
je serai à Paris d'octobre en février, avec
ma mère et mes enfants. Il faudrait donc que
je ne le fasse pas venir du tout d'ici là,
ce qui leur conviendrait, et à moi aussi un peu
d'habitude. Ils viendraient donc sur Paris. Mais
seul d'engagement partira sur nos visites
de châteaux, qui se feront, naturellement d'après
mais un peu abrégées. Les visites, là, seront
pour moi une consolation et presque une
affaire. Ma mère le sait déjà et en est
parfaitement d'accord. Je ne la laisserai
pas seule à Londres. M^{lle} Chabrous viendra
ici vers le mois d'avril. Je ferai donc
des visites, nos visites, certainement un peu
plus courtes. Il faut bien quelques sacrifices.
Je voudrais bien, sur cela, ne faire aucun
Mais.

Que signifie cette phrase-ci, Je ne vous
par que votre première pensée soit pour
moi - ? Si vous parlez de mes desirs, de
mes premiers desirs, vous avez raison.
Est-ce là tout ? Dites-moi. Et puis, s'il
est aussi que vous vous associez à mes
desirs, et que vous me voudriez de ce

par les comités
Répondre
Vous ne répro
Et voyez la
de vous le comp
un chagrin
Réussir. De ce
pour cela.

Si on est
mon embarras
moins aimé
que vous ne l'

De vous
Et est vous
vendre bien et
de faire comme

Je viens
ni est à pié
de lui venir
Mais, cela

la robe de la
ni l'une ni l'
dernière sur

Qu'en par
le plus légèr
familier la
à ce qu'on

en a l'air.

Adieu. J'ai encore deux lettres à écrire et
quelques visites à faire. Adieu, Adieu, comme
il y a trois mois, comme dans deux mois.

Adieu, les amis
de Jérôme. Je
suis, non, non
Dante, pas
que je ne p
les faire dans
le monde de
en moi de
je les laisse
de l'air. Je
passer de, de
un peu pour
chambre. Je
vers le cercle
de la porte
je ne suis p
Bavonne de
enfin de l'
de difficile
même en l'
de main p
verrons en
gout et me
sont réglés
pour moi
de, est p
P. L. n'y